

Jean envoya également des ambassadeurs à la cour de Rodolphe pour réclamer la réalisation des promesses qu'il avait faites relativement à la guerre sainte; de là, ses légats poussèrent jusqu'à la résidence du kan des Tartares, pour achever de convertir ces peuples.

D'autres mandataires de la cour de Rome vinrent en Hongrie afin de mettre un terme aux guerres civiles qui dépeuplaient ce royaume et privaient le saint-siège du secours de leurs armées; enfin une légation envoyée à Constantinople fut chargée de sommer l'empereur grec de confirmer par une approbation solennelle la réunion des deux Églises.

Celui qui avait déployé cette activité prodigieuse, et qui dans le cours d'une seule année avait mis à exécution tant de projets, était non le pontife, mais bien le cardinal Jean Gaëtan, qui dirigeait toutes les affaires du saint-siège: Martin Polonais, Henri Stero, Ptolomæus Lucensis, Bernard Guy, Platine, Naucler, et un grand nombre d'autres historiens, s'accordent à nous représenter Jean XXI comme le pape le plus nul qui jamais se soit assis sur la chaire apostolique.

Si la nature chez lui n'avait rien fait pour l'esprit, par compensation elle avait prodigieusement développé son corps; aussi, confiant dans la force de sa constitution, qui lui promettait une longévité séculaire, se flattait-il de posséder assez longtemps le trône pontifical pour voir naître et mourir deux générations d'hommes. Mais il en arriva autrement: un jour qu'il visitait le nouveau palais qu'il faisait construire à Viterbe, un pan de muraille s'écroula sur lui et l'écrasa. Cet événement eut lieu le 16 mai 1277. Les restes de Jean XXI furent déposés à Saint-Laurent de Viterbe.

## NICOLAS III,

MICHEL PALÉOLOGUE, 193<sup>e</sup> PAPE. PHILIPPE LE HARDI,  
empereur d'Orient. roi de France.

Élection de Nicolas III. — Ambassade des Grecs. — Rodolphe cède au pape les droits de l'empire sur l'Italie. — Traité entre Nicolas et Charles d'Anjou. — Causes de la haine du pape pour le roi de Sicile. — Il défend les tournois. — Querelles entre le pape et le roi de Hongrie. — Nicolas prépare sourdement les Vêpres siciliennes. — Sa mort.

La constitution du conclave ayant été révoquée pour la deuxième fois par Jean XXI, les cardinaux purent donner carrière à leur ambition; et six mois après la mort du dernier pape, la chaire apostolique était encore vacante. Enfin Jean Gaëtan, cardinal-diacre du titre de Saint-Nicolas, l'emporta sur ses compétiteurs, et fut élu souverain pontife le 25 novembre 1277, sous le nom de Nicolas III.

Il était Romain de naissance et issu de la famille des Ursins. De vieilles chroniques rapportent que dans sa jeunesse on le présenta à saint François d'Assise, qui prédit que l'enfant serait le soutien des franciscains et le maître du monde. Jean Gaëtan était bien fait de sa personne, et si modeste et si discret qu'on l'avait surnommé le Composé. Il avait pris ses premiers grades ecclésiastiques en Angleterre et en France, dans les églises d'York, de Soissons et de Laon; plus tard Innocent IV

l'éleva à la dignité de cardinal, et l'institua protecteur des frères mineurs; enfin, suivant les Pères Pagi et Desponde, il avait rempli en dernier lieu les fonctions d'inquisiteur général de la foi.

Après son élection, Nicolas se rendit à Rome et se fit consacrer solennellement dans la basilique de Saint-Pierre. Il reçut dans cette ville les ambassadeurs de Michel Paléologue, qui venaient apporter de la part du patriarche de Constantinople et des autres prélats orientaux une profession de foi semblable à celle du concile de Lyon, et la promesse de soumettre l'Église grecque au saint-siège. On vit en même temps à Rome, et pour la première fois, des chrétiens de Géorgie, qui s'annonçaient comme les ambassadeurs d'Abaka, kan de Perse, et qui venaient offrir le secours d'une armée contre les Sarrasins de Syrie. Le pape les accueillit avec distinction, et leur donna des lettres pour leur maître, en audience solennelle; puis il les congédia et les fit accompagner par cinq frères mineurs, chargés de catéchiser le kan et de lui demander l'autorisation d'enseigner l'Évangile à ses peuples.

Ce fait de l'ambassade des Perses est contesté par des auteurs très-estimés, qui prétendent que cette comédie avait été imaginée par l'ambitieux Nicolas, pour frapper l'esprit grossier des rois de l'Occident, et pour augmenter le prestige de sa domination spirituelle et temporelle.

Rodolphe de Habsbourg envoya également une ambassade à Nicolas pour le prier de procéder à son couronnement, cérémonie qui n'avait pu encore être faite à cause du malheur des temps. Le pape répondit qu'il était prêt à lui donner solennellement la couronne impériale, sous la condition qu'il

abandonnerait à l'Église tous ses droits sur l'Italie. Le prince, qui heureusement n'avait point l'ambition de ses prédécesseurs, donna aussitôt ses pleins pouvoirs à Conrad de Tubinge, provincial des frères mineurs dans la haute Allemagne, pour qu'il ratifiât les traités conclus avec Grégoire X, et pour qu'il renouvelât sa renonciation en faveur de l'Église romaine relativement aux biens qui lui avaient été conférés par les donations des rois et des princes, sans excepter même les villes de Bologne, d'Imola, de Faenza, de Forli, de Césène, de Ravenne, de Rimini et d'Urbino, qui étaient depuis un grand nombre d'années sous la domination des empereurs d'Allemagne.

Le même ambassadeur fut chargé de conclure un traité entre Rodolphe et le roi de Sicile, concernant la démarcation de certains domaines. Comme le pape avait une grande influence sur Conrad de Tubinge, il en profita pour se venger de Charles d'Anjou, qui avait refusé de donner une de ses nièces en mariage à l'un de ses neveux, en répondant insolument à son délégué : « Bien que Nicolas porte la chaussure » rouge, croit-il donc sa famille digne de s'allier à la nôtre? » Ne sait-il pas que sa grandeur tombera avec lui? » Cette malencontreuse réponse fut la première cause des désastres de Charles d'Anjou.

Depuis ce moment le saint-père le poursuivit de sa haine; d'abord il lui ordonna de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane et à la dignité de sénateur à Rome; il l'obligea de s'engager envers Rodolphe à ne jamais rien entreprendre contre l'Allemagne sans l'autorisation du saint-siège; enfin il lui fit signer une constitution qui déclarait les papes seuls



et légitimes maîtres de Rome, en vertu d'une donation de Constantin.

Par cet acte, le roi de Sicile et l'empereur d'Allemagne reconnaissaient qu'à l'avenir ni empereur, ni roi, ni prince, ni seigneur titré, ne pourraient être mis en possession du gouvernement de la ville sainte à titre de sénateur, de capitaine, de patrice, ou sous quelque autre dénomination.

L'année suivante, Charles, prince de Salerne, fils aîné du roi de Sicile, fit un voyage à la cour de France pour voir son cousin germain Philippe le Hardi. Son arrivée donna lieu à des réjouissances et à des tournois où toute la noblesse de France et d'Allemagne fut conviée. Nicolas, informé de la réception magnifique qui avait été faite au jeune prince, s'empressa d'écrire la lettre suivante à son légat le cardinal de Sainte-Cécile : « On affirme que les tournois sont un » exercice utile, et que la noblesse apprend dans ces réu- » nions à s'exercer au maniement des armes pour la défense » de la religion et de la terre sainte; cependant les papes » nos prédécesseurs en ont jugé autrement, puisqu'ils les ont » proscrits, en refusant la sépulture ecclésiastique à ceux qui » meurent dans ces luttes condamnables.

» Nous voulons donc que vous excommuniiez publique- » ment les comtes, les barons, les chevaliers et les autres » seigneurs qui ont pris part aux derniers tournois célébrés » en France, jusqu'au jour où ils confesseront leur faute et » imploreront la miséricorde de l'Église. Ce n'est point aux » séculiers à juger si ces exercices sont utiles ou condam- » nables; ils doivent s'en rapporter à la décision du pape, » et lui obéir comme à Dieu. »

A cette époque, frère Bonne-Grâce, nouveau général des frères mineurs, s'était rendu à Surien, résidence d'été du pontife, pour lui demander un protecteur, comme leur règle l'ordonnait, le priant d'accepter cette charge pour lui-même, à l'exemple d'Alexandre IV. Le saint-père répondit au moine : « Il n'est rien que je fisse plus volontiers, mais » les soins du gouvernement ne me permettraient point d'ap- » porter l'attention nécessaire au bien de votre ordre. » Alors le général tonsuré se tourna vers le neveu du pontife, Matthieu Rosso des Ursins, cardinal du titre de Sainte-Marie au Portique : « Et vous, seigneur, lui dit-il, consentirez-vous à » être le protecteur de nos frères? » Le cardinal ayant répondu qu'il acceptait, le pape tira un anneau de son doigt et le donna à son neveu pour marque de sa nouvelle charge. « Cet ordre, ajouta-t-il, n'a pas besoin de votre gouverne- » ment; il a des supérieurs sages et éclairés, capables de le » diriger : vous aurez seulement à le protéger contre ses » adversaires, qui sont puissants et nombreux. »

Nicolas se montra toujours fort attaché à l'ordre des frères mineurs, et travailla même pendant plusieurs mois avec deux cardinaux, Jérôme d'Ascoli, évêque de Palestrine, et Bensi-venga, prélat d'Albane, pour former la déclaration de l'institut de leur société, qui fut publiée le 14 août 1279.

Pendant le cours de cette année, éclata en Hongrie une révolte des seigneurs contre les prêtres : ceux-ci avaient poussé si loin l'esprit de domination, que les nobles, fatigués de leur tyrannie, avaient pris les armes pour les chasser; de là des luttes terribles à la suite desquelles les campagnes avaient été dévastées, les villes ruinées, les églises brûlées et les

couvents saccagés. Pour arrêter les conséquences d'une révolution aussi grave, Nicolas dépêcha en Hongrie l'évêque Philippe, auquel il donna en même temps la légation de la Pologne, de la Dalmatie, de la Croatie, de la Serbie, de la Comanie et des pays voisins. Cet ambassadeur obtint du roi Ladislas III un édit contre les seigneurs hongrois, dans lequel il reconnaissait que l'Église romaine ayant apporté à son royaume la lumière de la foi évangélique, il lui devait pleine et entière obéissance; qu'en conséquence tous ses sujets devaient exécuter les ordres de la cour de Rome, comme il le faisait lui-même. En même temps il convoqua un concile à Bude pour prendre des mesures à ce sujet.

Dans l'intervalle, quelques seigneurs ayant fait comprendre à Ladislas que les prétentions des prêtres étaient aussi nuisibles à l'état qu'elles étaient insultantes pour la dignité royale, le prince se rendit à leurs observations, et donna aux magistrats et aux citoyens de Bude l'ordre de chasser le légat de leur ville et de refuser des vivres à tous les prêtres.

Nicolas, instruit du mauvais succès de cette légation, fit tous ses efforts pour ramener le roi de Hongrie à des sentiments plus favorables; il employa même l'intervention de Charles d'Anjou, dont Ladislas avait épousé la fille, et celle de Rodolphe de Habsbourg. Dans le même but, il adressa des lettres pathétiques à la reine, aux évêques et aux seigneurs de Hongrie; il engagea son légat Philippe à rester dans les environs de Bude et à employer son énergie pour subjuguier ce roi rebelle; enfin, comme rien ne pouvait changer les sentiments hostiles de Ladislas, il se servit des grands moyens, et le menaça de relever ses sujets des serments qu'ils lui

avaient prêtés, de mettre ses états en interdit, de l'excommunier et de nommer un autre souverain à sa place. Force fut bien au roi, qui redoutait les suites de la guerre civile, de se soumettre au saint-siège; il fit amende honorable, rétablit les choses sur l'ancien pied, permit au clergé de rentrer à Bude, et en signe de repentir il fonda dans la ville un hôpital auquel il assigna cent marcs d'argent de revenu annuel pris sur son épargne; néanmoins il exigea que le légat Philippe sortît de son royaume et fût exilé en Pologne.

Nicolas, doué d'une forte organisation, comptant sur un long règne, avait formé un plan infernal dont il poursuivait l'exécution avec une rare persévérance, et qui devait amener la domination absolue du saint-siège sur l'Italie, par l'extermination des Français en Sicile. Mais Dieu ne lui permit pas de voir cet horrible massacre, qui eut lieu plus tard, et que l'histoire nous a conservé sous le nom de Vêpres siciliennes; il fut frappé d'une apoplexie foudroyante le 22 août 1280, et mourut dans la ville de Surien, près de Viterbe. Son corps fut transporté à Rome et inhumé dans la chapelle de Saint-Nicolas, à la basilique de Saint-Pierre.

La vie du pontife présente une preuve nouvelle de cette vérité, que le pouvoir suprême pervertit presque toujours les plus beaux naturels. Aussi longtemps qu'il avait été cardinal, Nicolas s'était montré d'un désintéressement parfait; dès qu'il fut nommé pape, il devint cupide; il pillait les églises et les monastères, mendia de l'argent dans toutes les cours, et cela pour enrichir sa famille; en sorte que pendant le peu d'années qu'il gouverna l'Église, ses parents, de pauvres qu'ils étaient, se trouvèrent les plus riches seigneurs d'Italie.

Lorsque la mort le surprit, il avait même l'intention de créer un royaume en Lombardie et un en Toscane pour ses neveux; heureusement Dieu, qui est plus puissant que les pontifes et les rois, vint frapper cette tête criminelle et empêcher l'exécution de ses projets coupables.

Ce fut cette même année que mourut le célèbre Albert le Grand, de l'ordre des frères prêcheurs, moins connu comme moine que comme magicien. La prodigieuse diversité de ses connaissances et le goût qu'il avait pour les expériences d'alchimie, qu'il appelle lui-même opérations magiques, lui firent attribuer un pouvoir surhumain; ainsi, indépendamment de l'automate que saint Thomas d'Aquin, son disciple, brisa à coups de bâton, et qui était son ouvrage, on affirme qu'Albert donna à Guillaume, comte de Hollande, un banquet miraculeux dans le jardin de son cloître; et que, malgré qu'on fût au cœur de l'hiver, les arbres parurent comme au printemps couverts de fleurs et de feuilles qui s'évanouirent comme par enchantement après le repas. Du reste, le nombre de ses écrits lui assure le titre du plus fécond des polygraphes anciens; ses œuvres forment vingt-et-un volumes in-folio; le premier contient des commentaires sur la Logique d'Aristote; le second, le cinquième et le sixième, des notes sur la Physique; le troisième et le quatrième, des dissertations sur la Métaphysique, la Morale et la Politique; cinq volumes renferment des commentaires sur l'Écriture; un volume contient des sermons; et les autres, des commentaires sur le prétendu miracle de saint Denis.

## MARTIN IV,

MICHEL PALÉOLOGUE, 194<sup>e</sup> PAPE. PHILIPPE LE HARDI,  
ANDRONIC PALÉOLOGUE, roi  
empereurs d'Orient. de France.

Divisions entre les cardinaux au sujet de l'élection du pape. — Révolte à Viterbe. — Exaltation de Simon de Brie. — Viterbe est mise en interdit. — Martin IV est nommé sénateur de Rome. — Michel Paléologue est excommunié. — Vêpres siciliennes. — Le pape dépose le roi d'Aragon. — Martin fait une donation du royaume d'Aragon au comte de Valois. — Échecs du saint-père. — Affaires du royaume de Sicile. — Mort du pape.

Il arriva lors de la mort de Nicolas ce qui déjà s'était présenté sous le règne précédent; les cardinaux réunis à Viterbe pour procéder à l'élection d'un nouveau chef de l'Église n'ayant pu s'accorder, le saint-siège resta vacant pendant six mois. Charles d'Anjou profita de ce conflit d'ambition pour s'assurer un protecteur dans le nouveau pape, en contribuant à son élection; à cet effet, il se rendit à Viterbe et se mêla à toutes les intrigues. Alors les cardinaux se partagèrent en deux factions; l'une, celle des Ursins, avait à sa tête les cardinaux Matthieu Rosso et Jourdain, parents du défunt pape; l'autre était soutenue par le roi de Sicile et dirigée par Richard Annibaldi, dont la famille était une des plus puissantes à Rome.

Pendant la vacance du saint-siège, Annibaldi était parvenu